

Mise en abysse

Un fil ténu, peut-être celui de la mémoire humaine traverse les mondes de Véronique Goossens. Des mondes qui se fécondent mutuellement. Les recherches sont multiples, les techniques également. Pourtant une émotion, qui prend aux tripes, irrigue du même mystère peintures, gravures, pastels ou croquis.

Des silhouettes esquissées en quelques coups de pinceaux, êtres légers, presque inexistants. Repentirs, superpositions de poses, alchimie du papier et de l'encre de Chine, voici le babil solitaire des modèles qui prend forme. Des visages peints en gros plans à différents âges, parfois des corps de plain pied figent des fragments de vie sur le support : yeux clos ou aveugles, têtes baissées, regards perdus dans le vague à la recherche d'on ne sait quel fantôme, bouches ouvertes et pourtant muettes. Le mouvement y est comme pétrifié. Parfums d'enfances, mutismes d'adultes, conversations intérieures ? Arrêts sur image ou impossibles connivences ? La question reste en suspens, la matérialité de la peinture lui confère une réalité tangible. La pâte est généreuse, le trait tempétueux. Des choix chromatiques, intenses mais feutrés, imprègnent ces petits formats aux cadrages singuliers. Images à la fois délicates et violentes où perle la solitude du moi.

L'œuvre gravé poursuit ce voyage intime explorant les frontières de l'inanimé et du vivant. Effet de miroir cherchant à saisir ce point volatil, à déflorer la cruauté abyssale ? Véronique Goossens observe, un peu en retrait ou en apnée peut-être, cette chose qui se fait ou se défait, ce je ne sais quoi qui flotte dans l'univers. Combiner les manières de travailler la plaque : vernis, aquarelle et pointe sèche. Attaquer l'obscurité de la matière. Elle la caresse et blesse sa proie de métal. Les noirs dominant, leur profondeur est vertigineuse. Par contraste, la trouée du blanc paumé agit comme un gouffre de magma lumineux. Laitance d'humanité ? De sa main, jaillissent des figures sorties d'une nuit sans fin mais dont le frémissement est pourtant bien palpable. Têtes hors champ, corps happés vers le bas, visages sans traits, des ombres grandeur nature se côtoient, se frôlent sans vraiment se rencontrer dans les eaux-fortes. Leur présence est comme absence infusant l'invisible, l'indicible et l'incommunicable aussi.

Des mamelons montagneux, des ciels gris, des paysages baignés de douceur et de mélancolie appellent une palette aux tonalités sourdes et retenues. Ces pastels et gravures polychromes n'ont pour objet qu'eux seuls, l'humain n'y a pas sa place. Ils sont rémanences. Du plus proche au plus lointain, Véronique Goossens n'a de cesse de saisir ce pays rural qu'elle connaît bien, d'y installer un espace fictif, celui des portraits de nuages ou de buissons, d'y explorer une campagne dont l'humeur changeante continue à la surprendre.

Turbulences et tourments. Tout est ici composition, nuance et minutie. Cherche-t-elle à capter l'instant ? Cherche-t-elle à suspendre le temps ? Le sait-elle ? Elle avoue aimer aller très profondément là où les secrets sont enfouis pour les dire de différentes façons.

Le dessin est une discipline voire une philosophie, mais aussi trace et ligne de vie. Où qu'elle soit, Véronique Goossens griffonne et croque des ambiances, des émotions, un moment. Des lieux visités, habités ou pas, en sont le ferment. Elle fixe ces expériences, hors atelier, dans des carnets-mémoires où elle enferme le réel. Elle repousse les frontières de l'oubli et condamne la mémoire à la perpétuité.

Revenir et revenir encore, laisser affleurer les souvenirs, travailler par série, laisser monter en soi présent et passé. Véronique Goossens sème les indices: secrets mis à nu, plaies palpitantes. Son travail trouble. Il oscille entre force et fragilité, fait écho et secrète un étrange parfum ontologique. Et voilà le spectateur confronté à l'émergence de ses tumultes et de son silence intérieur.

Michèle Minne

Critique d'art ABCA-AICA

Décembre 2013